

Les Marranes de France au XVII^e siècle

Par Jacques BLAMONT

Ce texte s'inspire du livre Le lion et le moucheron ; histoire des marranes de Toulouse, Jacques BLAMONT, Odile Jacob éd., Paris 2000, où l'on trouvera l'appareil bibliographique qui le sous-tend.



I. Les Portugais en France

En 1492, des dizaines de milliers de juifs chassés d'Espagne trouvèrent, moyennant finance, un asile au Portugal. Mais, dès 1497 le roi Emmanuel 1^{er} exigea leur conversion ; les juifs, traqués, disparurent et les *nouveaux chrétiens* devinrent objet de soupçon. L'Inquisition y sévit plus que partout ailleurs (puisqu'ils étaient si nombreux), de sorte que s'établit dès le milieu du XVI^e siècle un reflux clandestin de *conversos* vers l'Espagne, surtout après la réunion des deux royaumes en 1580. Le nom de Portugais devint en Espagne synonyme de juif, et bientôt également en France et en Europe de l'Ouest. La communauté d'Amsterdam fut fondée par de tels émigrés tout à la fin du siècle.

Dans la péninsule ibérique, le peuple haïssait les nouveaux chrétiens qui tenaient les commandes dans l'administration, les douanes, la gestion des biens. Alors que l'Inquisition frappait lourdement le cryptojudaïsme, le gouvernement de Philippe IV, roi de 1621 à 1665, dirigé pendant plus de vingt ans par le Comte-Duc d'Olivarès, s'appuya paradoxalement sur la classe supérieure des *conversos*, contrastant ainsi avec ses prédécesseurs et ses successeurs. Pour surmonter la crise budgétaire de 1627, le Comte-Duc remplaça par des hommes d'affaires nouveaux chrétiens – sur le conseil

de l'un d'entre eux Juan Nunès Sarabia –, les banquiers génois qui avaient jusque là assuré les liquidités de la Couronne, et leur confia la ferme des ressources, ou *asientos*, dans la plupart des domaines. Venus de Lisbonne en grand nombre, beaucoup s'enrichirent. Si après la chute d'Olivarès en 1643 ils gardèrent un temps leur pouvoir, la crise économique s'amplifia, et en 1647 le Trésor ne parvint pas à tenir ses engagements. Le circuit financier créé par Olivarès s'effondra ; Philippe IV se retourna vers les Génois, exclut les Portugais des contrats et nomma un Inquisiteur Général plus énergique que son prédécesseur. Tous les profiteurs du régime s'enfuirent avec ce qu'ils purent embarquer de leur fortune. Beaucoup atterrirent à Amsterdam et leurs immenses capitaux firent de la *Jérusalem du Nord* le centre financier et économique de l'Europe. Il en vint en France.

A Bordeaux Louis XI avait accordé des privilèges aux marchands étrangers ; des nouveaux chrétiens portugais et espagnols s'y étaient installés. Sous la direction du célèbre professeur marrane André de Gouvea, le Collège de Guyenne y acquit la réputation d'un établissement universitaire de haut niveau. On pense que Gouvêa utilisa son crédit pour obtenir des lettres patentes d'Henri II en 1550.

Henri III les confirma en 1574 en naturalisant ses compatriotes portugais, assurant ainsi une existence légale à la *Nation portugaise* dans la ville de Bordeaux. En 1636, 36 chefs de famille y sont recensés dont six sont français, sept naturalisés. A la population correspondante de 167 personnes, s'ajoutent 93 nécessiteux.

Les Portugais offrent l'apparence de bons catholiques, célèbrent les sacrements et leur état-civil est enregistré par les curés. Les rôles de 1646 et 1657 nous fournissent le nombre des étrangers : sept Portugais en 1646 taxés au total de 12 400 livres et 51 en 1657 taxés de 114 500 livres. A cette dernière date, tous les noms sont nouveaux. Les immigrés sont arrivés entre ces deux dates, c'est-à-dire à la suite du tournant politique consécutif à la chute du Comte-Duc. Pour parvenir jusqu'à Bordeaux, les fugitifs du Portugal traversaient les Pyrénées en clandestins, utilisant le réseau de contrebande organisé par leur semblables; ils avaient formé à partir de 1580 des communautés tolérées par les autorités locales : quelques dizaines de familles s'étaient « habituées » à Dax, Bidache, Labastide-Clairens et Peyrehorade et le gros des réfugiés avait colonisé le faubourg Saint-Esprit de Bayonne, où le rôle de 1657 recense 65 chefs de famille payant 114 500 livres, chiffre qui correspond à environ 500 âmes.

On y pratiquait ouvertement le culte judaïque, tout en allant, un peu, à l'église. L'activité principale était, avec le commerce, la contrebande.

Vers 1633, l'enquête du prêtre-espion Diego Cisneros fournit le nombre de familles judaïsantes en France (toutes *portugaises*); Paris, 10 à 12 ; Rouen, 22 à 23 ; Bordeaux, 40 ; Bayonne plus de 60 ; Dax, 10/12 ; Biarritz, peu de familles ; Peyrehorade, plus de 40 ; La Bastide, plus de 80 ; Nantes, 6 ou 7.

Les familles marranes établies en France conservaient les caractères acquis pendant cent ans de persécutions dans la péninsule ibérique : l'endogamie de gens soucieux de ne s'allier qu'entre eux, la consanguinité voulue pour empêcher les dots des filles d'affaiblir par trop le capital de la famille, la fécondité compensatrice des femmes souvent six à dix fois mère, la méfiance envers les sacrements catholiques acceptés comme une sauvegarde répugnante. En janvier 1630, les bourgeois se plaignirent « *de ce qu'il y a dans notre ville un grand nombre de commissionnaires étrangers qui font les plus grandes affaires et bien que diverses ordonnances eussent enjoint aux Portugais de vider la ville dans les trois mois, le nombre en augmente toujours. Ils y tiennent les plus belles boutiques et magasins de toutes sortes de marchandises* »



Une page du registre de la Amsterdam Wisselbank : acompte de Francisco Lopes Suasso (1^{er} août 1689 - 1^{er} février 1690), portant transferts au compte de Cornelius de Jonghe von Ellemeet, receveur général de la République. D'après ce registre, une somme de un million et demi de gulden fut transférée aux comptes de Van Ellemeet et de Hob de Wildt, administrateurs de l'Amirauté, organisateurs de la campagne de Guillaume en Angleterre, et en Irlande.

A cette plainte, les Portugais répondirent par un don à la ville pour la nécessité des pauvres. De tels gestes, répétés, leur apportaient le soutien des jurats. Une politique extraordinairement fine, et unique en France, permit à la *Nation*, non seulement de mettre la main sur une bonne partie du commerce de détail, mais aussi de s'insinuer dans les transactions internationales du port, en particulier le financement de la récolte de vin et son exportation vers

l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, tout en conservant les meilleures relations avec les notables de la ville. L'ambition des Portugais nouvellement arrivés à Bordeaux au milieu du siècle fut de représenter la haute banque internationale, établie à Amsterdam puis à Londres, et de participer au réseau maritime qui, de Lisbonne à Hambourg, irriguait l'Europe de l'Ouest. Nous illustrerons cette affirmation par l'exemple de deux familles.

II. La famille LOPÈS

L'arbre de la famille présente la singularité d'impliquer tous les grands maîtres de la finance occidentale : les Pinto, Pereira, Suasso, De Liz, Teixeira, Mendès Dacosta et jusqu'à Pieter Henriques de Jongh, l'un des fondateurs de la Banque d'Angleterre en 1696.

A la fin du XVI^e siècle vivaient à Bragance le médecin Francisco Lopès et son épouse Cathalina Alvarès, décrits par une dénonciation : « *Le docteur était un grand juif et sa femme une grande catholique* ». Vers 1600, le couple s'enfuit du Portugal avec ses parents, les Del Sotto, et s'installa à Libourne, puis à Bordeaux qui octroya la bourgeoisie au docteur en 1613. Ils avaient au moins deux fils, Francisco, devenu François, né en 1585, et Antonio qui prendra le nom Dias Franzes, né en 1590. Le docteur, mort avant 1630, fut enterré dans l'église des Cordeliers à Libourne.

François, docteur en médecine de l'Université de Montpellier en 1602, épousa sa nièce, Ysabeau Mendès del Sotto, et s'installa à Bordeaux. Un informateur déclare en 1637 devant l'Inquisition de Madrid qu'il l'a vu quatorze jours plus tôt à Bordeaux « honorer le Sabbat et non le dimanche, la barbe faite le

vendredi, revêtu de ses meilleurs habits avec un col propre ». S'il suspectait le docteur de judaïser, il le voyait cependant s'efforcer de vivre en catholique « *afin de pouvoir exercer son métier dans les monastères et les couvents, ce qui ne lui aurait pas été permis s'il s'était conduit autrement* ».

Maître François de Lopès eut de la réputation puisqu'en 1632 le Cardinal de Richelieu, souffrant d'une rétention d'urine, eut recours à deux médecins professeurs à l'Université de Bordeaux, dont lui, médecins jurés, donc chrétiens, *au moins en apparence*... Doyen en 1654, Lopès publia un livre *Questo Medico de Crisi*.

D'Isabeau Mendes, François, mort en 1659, eut cinq fils et cinq filles. Les cinq filles épousèrent toutes un marchand portugais nouveau-chrétien :

Maria, son cousin germain, Pierre Dias ;

Isabeau et Guiomar, deux frères, leurs cousins germains Del Sotto. Guiomar épousa Guillaume à Rouen ; Isabeau, Hiérosme sous le nom de **Joseph Delmonte**, alias de la famille Del Sotto, à Amsterdam en 1643 ;

Catherine épousa le médecin Me Duart

Henriques dont le père avait été naturalisé en 1621 ;

La dernière, **Françoise**, se maria avec Raffaël Henriques que nous retrouverons.

Des cinq fils du docteur Lopès, deux suivirent les traces de leur père et se firent médecins.

L'aîné, **Pierre**, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux. Son titre n'empêchait pas Pierre de « trafiquer », comme le montrent plusieurs contrats le concernant. Ne le trouvons-nous pas, en octobre 1667, prêter 400 livres au bourgeois de Bordeaux, Jacques Robert, afin de lui permettre de transporter dix-huit tonneaux de vin de Margaux à Quimper Corentin. Dans son testament, il se plaindra « d'avoir été ruiné par divers accidents survenus en négoce sur mer et autres infortunes ».



Notons qu'en 1662 il dressa le *Catalogue des Rabbins et Livres hébreux* de la bibliothèque du Président de Pontac, en traduisit et dicta les titres. Il écrivit *l'Histoire de l'Eglise de Saint-André de Bordeaux*, publiée en 1668. Lorsque Pierre Nicole publia une traduction latine des

L'autre, **François**, médecin à la Faculté de Paris. Tous deux avaient épousé une catholique.

Le troisième fils, **Hierosme**, né en 1617, éduqué chez les Jésuites, obtint la maîtrise ès-arts en 1634 et le doctorat en théologie en 1638. Tonsuré en 1638, il fut élu chanoine théologal du Chapitre de la cathédrale Saint-André le 19 juillet 1646, puis Professeur agrégé de théologie à l'Université de Bordeaux en 1649 (le théologal est le docteur officiel du Chapitre). Lopès faisait des cours de théologie deux fois par semaine aux chanoines et à tous les prêtres attachés à la cathédrale, prêchant fréquemment en chaire de la grande nef, souvent à la place de l'archevêque. Il prononça, entre autres, les *Oraisons funèbres* d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse. L'historien Bernardau parle de lui comme d'un « *Bordelais qui avait des lumières au-dessus de ceux de sa profession* ».

*Le chanoine Hierosme Lopès (Jeronimo),
(Bordeaux 1617- Bordeaux 1694).
(Amsterdam, Historisch Museum).*

Provinciales sous le nom de Wendrock, les Jésuites s'en émurent. Ils profitèrent du passage de Louis XIV à Bordeaux pour présenter une requête au Parlement à fin de faire condamner Wendrock. Le Parlement demanda son avis à

l'Université dont trois docteurs unanimes ne trouvèrent aucune hérésie dans le livre.

Hiérosme avait été le premier des trois à opiner. Les Jésuites, outrés, se retournèrent vers le Conseil du roi.

« Le roy ayant été informé que depuis cinq ou six années quelques docteurs de théologie de l'Université de Bordeaux ont ouvert une nouvelle eschole de théologie, sans aucunes lettres ny approbation de Sa Majesté, ont pris dans les actes publics la qualité de professeurs royaux, ont imposé sans permission de sa dite Majesté des taxes Et qui pis est ont approuvé un livre, lequel ayant été jugé hérétique et diffamatoire par plusieurs évêques, docteurs en la Faculté de Paris et par plusieurs docteurs et professeurs en la dite Faculté, a été brûlé publiquement en exécution d'arrêt du Conseil du 23 septembre dernier.

Sa Majesté, estant en son Conseil, a ordonné et ordonne que le *nommé Lopès*, qui a signé la dite approbation, sera assigné en personne au dit Conseil à deux mois pour représenter les lettres et les titres en vertu desquels ils ont fait le dit établissement et imposition, et pris la qualité de professeurs royaux, et, jusque à ce qu'il ayt satisfait, et qu'il en ayt esté autrement ordonné, Sa Majesté leur faict et faict à tous, très expresses inhibitions et deffenses de faire aucune leçon de théologie, dans la dite Université de Bourdeaux ny ailleurs, ny d'exiger de ceux qui se présenteront, pour estre gradués, autres droits que ceux qui se prenoient avant cette erection, ny de prendre la qualité de professeur royal sans préjudice de faire procéder contr'eux, ainsi qu'il appartiendra, par raison de la dite approbation donnée à un livre hérétique ny de prendre la qualité de professeur royal, sans préjudice de faire procéder contr'eux ainsi qu'il appartiendra, par raison de la dite approbation donnée à un livre hérétique.... (arrêt du 5 novembre 1660)

L'exercice de la Faculté de théologie ne fut rétabli qu'en 1669... Suspectée de jansénisme, la doctrine de Lopès était pourtant irréprochable. Le Chapitre l'envoyait dans les églises paroissiales où il entretenait des vicaires. Tous les couvents se le disputaient. Saint Bernard était son auteur préféré, peut-être pour avoir écrit « *Il convient à la piété chrétienne d'épargner les vaincus et ceux-là surtout de qui nos aïeux descendent et de la race desquels était selon la chair le Christ béni* ». Ses sermons prononcés en de nombreux lieux de culte forment deux volumes in 12 de plus de 600 pages. Tour à tour, promoteur, official, fabricant, gardien des clés des couvents du diocèse, directeur de la chapelle de Notre-Dame de la Nef, supérieur du couvent des Ursulines, vicaire général du diocèse à

partir de 1682, il s'acquittait de ces fonctions avec tant de zèle que ses collègues le suppliaient de rester en charge à l'approche de chaque renouvellement. Animé d'une tendre dévotion envers le glorieux Saint Macaire, le théologal n'eut de repos qu'au jour où les reliques de ce patron du diocèse furent enfermées dans une châsse d'or.

Hiérosme Lopès mourut le 29 avril 1694 et fut enterré au pied de la chaire de la cathédrale Saint-André où son éloquence avait si souvent brillé. Une note de bas de page dans l'ouvrage que l'abbé Calen lui a consacré vaut d'être citée :

« Un historien trop connu pour sa légèreté fantaisiste, dit avoir recueilli certaines rumeurs qui n'obtinrent crédit nulle part à Bordeaux,

pas même dans la société juive. Il prétend dans une note restée manuscrite, que « Lopès issu de race juive, refusa sur son lit de mort les sacrements de l'Eglise, en déclarant qu'il mourait dans la religion de Moïse qu'il avait professée secrètement et que les chanoines, ses confrères, publièrent qu'il était fou ». Il ajoute : « la volonté de l'homme est bien ambulatoire » (BERNARDEAU, *Manuscripts*, t. III; Bibliothèque de la Ville). Ce commérage inepte, où l'odieux le dispute à l'in vraisemblable, ne mérite ni réfutation ni commentaire : nous le livrons au public : il en fera justice ». Personne ne savait parmi ces bons ecclésiastiques laudateurs du chanoine, qui étaient ses frères !

A Amsterdam en 1643, le quatrième frère, **Jean Lopès**, né en 1620 sous le nom de Jacob Franzes, épousa sa cousine Rachel del Sotto. Il s'installa à Londres sous les *alias* de **Jacob Berahel** ou **Francisco de Liz**. Syndic de la Communauté en 1666, il y mourra en 1676 après



Don Antonio Lopès Suasso alias Isaac Israel Suasso, (Bordeaux 1614 - La Haye 1685), premier baron d'Avernas-le-Gras (Amsterdam Historisch Museum).

avoir fait fortune dans le grand négoce. Son fils, **Abraham Berahel**, alias Francisco Lopez de Lis, né en 1684 à Amsterdam occupera dans la haute société londonienne une position assez en vue pour recevoir chez lui en 1681 Lady Ann, nièce du roi Charles II, plus tard reine d'Angleterre. Il n'en reviendra pas moins dans sa ville natale épouser le 19 juin 1677 sa cousine Rachel Suasso de Pinto et devenir un des principaux banquiers de la place. Terminons l'histoire des enfants Lopès par le grand homme de la famille, **Antoine**, né à Bordeaux le 13 avril 1614.

Ses parents le destinaient à l'Eglise comme son frère Hiérosme, puisque le 1^{er} avril 1626 il fut promu *ad tonsuram* ! Mais dès le début des années 1630 une autre carrière l'attire : associé à son oncle Antonio Dias Franzes, il organise un réseau commercial centré sur Bordeaux et Rouen qui lui permet d'acheter de la laine d'Espagne et de la vendre à Anvers et Amsterdam.

Toujours sur les routes vers Ségovie, Valladolid et Madrid, Antoine, suspecté de contrebande, se protège en adoptant l'*alias* Antonio Lopès Suasso. Attiré vers le foyer du trafic mondial que sont devenues les Provinces-Unies après la révolution de Bragance, l'arrivée des *asientistas* espagnols et la paix de

Westphalie, Antonio se rejudaïse comme son frère et ses cousins Del Sotto.

Le 23 mars 1654, **Antonio**, devenu **Ishac Israel Suasso** épouse à Rotterdam Violante de Pinto (*alias* Rachel), la fille de l'immensément riche Gil Lopès de Pinto, alias Abraham, et sœur d'Isaac de Pinto, l'auteur du

Manuscrit Pinto. Les Pinto ont fuit Anvers l'espagnole pour Amsterdam à la chute du Comte-Duc. Veuve d'Isaac Pereira, dont nous retrouverons autour de Guillaume d'Orange le frère Jacob, la jeune femme, née à Anvers en 1629, apporte à son mari la dot colossale de 130 000 florins (environ 260 000 livres). Avec ces capitaux, Suasso continue et étend ses importations de laine auxquelles la paix donne un vaste essor. Avec ses associés, il soutient les manufactures textiles de Leyde qui, à partir de 1650, écrasent leurs concurrents anglais grâce à l'excellente matière première qu'est la laine de Ségovie dont il est l'importateur. Dans ce domaine, Suasso possède un avantage sur les autres commerçants hollandais : il expédie en retour vers l'Espagne les produits français et portugais, tels que tissus et tabac, interdits par le gouvernement espagnol, mais introduits en contrebande par le réseau marrane. A la laine il ajoute le commerce de l'argent métal apporté par les galions, ceux du bois de Campêche utilisé pour teindre les tissus; du sucre des Açores et des Canaries et surtout des diamants, perles, pierres précieuses et bijoux, spécialité des Pinto, de son frère Francisco de Liz et de son cousin Manuel Dormido à Londres.



*Don Francisco Lopès Suasso
alias Abraham Isaac Suasso,
(Amsterdam 1657-La Haye 1710).
Peint par Nicolas Mals
(Amsterdam, Historisch Museum).*

Dès 1655, le compte de Don **Antonio Lopès Suasso** à la Wisselbank dépasse celui de tous les autres Portugais. Il est depuis son mariage le juif le plus opulent d'Amsterdam. Lorsqu'en 1672, Louis XIV fait la guerre à la Hollande, Suasso a compris que le commerce le plus rentable est celui de l'argent. Devenu le correspondant des banquiers madrilènes en Europe du Nord, le fils du docteur Lopès est chargé de trouver les fonds nécessaires au soutien de la coalition anti-française, en payant

aussi bien les troupes que les princes. Le 13 février 1674, le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas espagnols, le nomme *Facteur de SM (espagnole) à Amsterdam*. En janvier 1676, Charles II l'élève à la noblesse héréditaire en l'autorisant à acheter la baronnie d'Avernas-le-Gras en Flandre pour le récompenser d'avoir avancé les fonds nécessaires à la flotte de l'amiral Michiel de Ruyter. Le baron Suasso paie désormais les dépenses quotidiennes et les subsides extraordinaires de toutes les ambassades espagnoles dans le nord de l'Europe, et

entretient même les plénipotentiaires du Roi catholique lors des négociations de la paix à Nimègue en 1678 et 1679. Ces services ne seront pas gratuits ! Devenu un familier de Guillaume d'Orange, Suasso sert d'intermédiaire pour le versement des subsides espagnols au Stadthouder en 1682.

La banque marrane soutient maintenant l'Espagne qui poursuit ses parents et ses amis. Antonio meurt à Amsterdam le 9 février 1685. Son fils **Francisco** (Abraham Israël) encore plus riche que son père, est devenu un grand seigneur célèbre par sa *galanteria* c'est-à-dire la noblesse de son esprit; il est logé superbement dans un magnifique hôtel de La Haye. Né en 1657 à Rotterdam, il épouse Judith, fille de Don Manuel Teixeira (Isaac Senior). Le deuxième baron Suasso, très fier de son titre, suivit les traces de son père en cultivant les *asientas* alors que l'Espagne à l'agonie contractait en Hollande de gigantesques emprunts intégralement remboursés avec de lourds intérêts par l'argent américain. Sa banque prêtait aussi à la haute

noblesse du Danemark, du Holstein et de la France. Mais les opérations principales de Suasso et de ses confrères en haute finance résidaient désormais en anticipations sur le retour des bateaux, sur le cours des marchandises, sur le change.

Il ne possédait plus ni navires, ni entrepôts, ni stocks et spéculait sur les actions des compagnies hollandaises des Indes orientales et occidentales. Les options de ce que l'on appelle aujourd'hui les *arbitrages* constituaient un de ses modes principaux dans la manipulation des capitaux. Il confiait à l'ambassadeur de France : « Je pourrais gagner trois cent mille écus si je connaissais la mort du roi d'Espagne cinq heures avant la Bourse ».

III. Les Henriques de Medina

La famille, c'est-à-dire trois frères, **Raffaël, Gaspard et Joseph**, et deux sœurs, **Michèle et Marianne**, habitait peut-être Valladolid vers 1630, Plaisancia vers 1640 et s'installèrent à Bordeaux vers 1646, chassés d'Espagne avec leur fortune par la chute d'Olivarès. Leur mère, née Rodriguez Marques, venait de Mogadouro au Portugal. Michèle avait épousé **Diego Alvarès Mendès** qui venait de Pastrana et Marianne se maria le 30 décembre 1648 à Ste Eulalie de Bordeaux avec le banquier bordelais **Gaspar Fernandès** fils de **Felipe Fernandès** et de **Léonor Gomès**.

En 1657, le rôle des taxes place les Medina arrivés depuis peu tout en haut de l'échelle bordelaise. Ils avaient donc quitté l'Espagne avec leur fortune. Armateurs, banquiers « à la grande aventure de mer et des prises de guerre », ils vont introduire Bordeaux au cœur du réseau international. Vers 1652, **Raffaël** épouse Françoise, fille du

docteur Francès Lopès puis procrée cinq enfants dont l'aîné François. Sa fille Anne est baptisée en 1659 à St André avec pour parrain son oncle le chanoine Hiéronyme Lopes. Ses navires transportent du froment ou du vin; il finance la pêche à Terre-Neuve, est en rapport d'affaires avec son beau-frère Suasso à Amsterdam. Mais engagé à fond dans le système hollandais, cible principale du gouvernement français, le grand négociant ne se sent pas en sécurité. La répression brutale des émeutes bordelaises par la troupe en 1675 l'effraie, ainsi que ses amis. Bien qu'en 1665, Raffaël, bourgeois de Bordeaux, gendre et beau-frère de grands universitaires, actionnaire de la Compagnie des Indes, financier en rapport avec la très haute banque apparaisse comme un personnage bien assis dans la belle ville de Bordeaux, pleine de nombreux parents, il abandonnera cependant tout pour s'installer avec sa famille à Amsterdam où nous le retrouvons

le 7 novembre 1678 lorsqu'il affirme devant notaire que vingt-deux balles de tissu de lin, dit « guinéen », expédiées par son correspondant de Londres, Pedro Henriques de Jongh, sur le navire *De Maria van Londen* « ont été livrées avariées par contact avec l'eau de mer. ».

Joseph frère de Raffaël présente un profil similaire. Epoux de Juste Correa, il a eu trois enfants, Jacques, Paul né en 1648 et Anne qui se marie en 1667, dotée de 14 000 livres, avec Alvaro Louis, banquier à Bayonne où ses parents se trouvaient déjà vers 1625. Les Louis feront souche à Bayonne où ils réussiront. Joseph transporte du tabac, de la laine, escompte des lettres de change. Encore à Bordeaux en 1679, il signe en 1685 avec deux

banquiers de Londres une adresse présentée à Jacques II, nouveau roi d'Angleterre.

Gaspard, banquier lui aussi, nous est moins connu : son fils **Joseph** né en 1657 à Amsterdam où sous le nom d'Aron Medina il fera une grande fortune, épousera en 1687 Rachel, la fille du très riche David Hamiz Vaz.

Sans insister sur **Michèle** dont nous ne connaissons que des détails sur sa vie privée, terminons la présentation des Henriques de Medina par **Marianne** qui épouse le 30 décembre 1648 **Gaspard Fernandès** et dont le fils **Philippe**, banquier, deviendra et restera l'un des riches Bordelais, syndic en 1727 et 1729

Les trois filles de Marianne seront les héroïnes de l'affaire de Toulouse

A partir de 1650, quelques Portugais, spécialisés dans l'importation de la laine d'agneau, utilisée pour fabriquer des chapeaux s'infiltrèrent à Toulouse. Leur nombre s'accrût : un professeur connu, **Orobio de Castro**, fuyant l'Inquisition, s'agrèra deux ans à l'Université (1661-1663).

Devant cet accueil favorable au début, les Portugais de Bordeaux, qui avaient réussi à infiltrer le haut négoce dans leur ville, poussés par une vigoureuse ambition commerciale accordée aux vues du gouvernement Colbert, voulurent créer un véritable système de distribution intégrée, depuis le fabricant hollandais ou anglais jusqu'aux clients, les bourgeois de toutes les villes de la France méridionale. Leur ambition fut d'organiser une boucle économique moderne, un financement garanti par des banques appartenant elles-mêmes au circuit et émettant leurs lettres de change suivant un

mode efficace et rapide; un *système de transport contrôlé*, d'une part sur mer par des armateurs chevronnés, évitant toute perte au transfert de charge et reposant sur des *foires structurées*, et d'autre part sur la Garonne par une entente étroite avec des *bateliers* par des prêts d'argent et une surveillance sans indulgence. Un *ensemble de correspondants* aux deux bouts de la chaîne, à l'étranger dans les colonies marranes de Lisbonne, Bayonne, Rouen, Londres et Amsterdam, et en France un réseau de colporteurs qui couvrait tout le Languedoc et assurait la liaison avec le Lyonnais. Enfin *les bénéfices*, loin de s'engloutir dans des offices, étaient *constamment réinvestis* dans la rotation des marchandises. Tout le contraire donc du circuit encore médiéval du pastel qui, après avoir enrichi Toulouse, s'était effondré au XVI^e siècle. A partir de 1660, une vingtaine de maisons de commerce tenues par des

« Portugais » envoyés à Toulouse se livrent à des opérations multiformes. Certes, elles consistaient avant tout en importations : tissus d'Angleterre et de Hollande, draps, mousselines, toiles de coton, autant qu'épicerie, sucre et huile de baleine, mais elles allaient aussi dans l'autre sens, de Toulouse vers l'extérieur, puisqu'elles portaient sur le blé, le bétail, l'huile et le pastel. Toulouse, conçue par des Bordelais comme leur hinterland, devint le centre d'une toile immense qui couvrit le Languedoc, le Rouergue et l'Auvergne.

Le système revenait à ce que la banque marrane bordelaise injectait du crédit dans le circuit de distribution d'étoffes et d'épicerie qui couvrait le Sud-Ouest à partir de Toulouse devenue ainsi un centre financier. Il y fallait des reins solides car le capital restait dehors pendant plusieurs années. L'opération ne se concevait pas sans un soutien bancaire permanent de Bordeaux.

Après les précurseurs Piero Soarès, Jacques Castaigne, Raffael Tellès et Gaspard Gonzallès, trois couples dominèrent la société marrane de Toulouse : les trois sœurs Fernandès, Françoise, Esther et Léonor et leurs époux, Emmanuel Nunès Mirande, Thomas Lopès de Paz et Roque de Léon, le premier espagnol et les deux autres portugais. On peut estimer à environ 25 le nombre de Portugais chefs de famille à Toulouse vers 1680, c'est-à-dire une population totale d'environ 100 à 150 individus.

Une vie religieuse clandestine s'est organisée chez ces gens qui vont à la messe, font baptiser leurs enfants et lèguent de fortes sommes aux confréries catholiques. Roque de Léon est leur « rabbe ». Des fêtes hébraïques



Donna Leonore de Alvaro da Costa, alias Rachel Mendès Dacosta (Londres 1669-La Haye 1749), seconde épouse de Don Francisco Lopès Suasso (Amsterdam Historich Museum).

sont célébrées en cachette. On sait que dans la péninsule la flamme du judaïsme a été entretenue principalement par les femmes souvent condamnées par l'Inquisition de mère en fille. Et l'on peut supposer qu'il en fut de même à Toulouse puisque les servantes de ces dames devinrent leurs accusatrices.

L'activité du réseau terrestre organisé par les Portugais de Toulouse culmina entre 1670 et 1675 et diminua ensuite pour s'établir à partir de 1680 à un bas niveau. La disparition simultanée des maisons Gonzallès et Tellès, la chute générale du nombre de contrats, la lenteur des remboursements révèlent les difficultés rencontrées par le fonctionnement du système. L'abandon de Bordeaux par ses plus gros capitalistes en 1675, l'attraction exercée par Amsterdam et l'hostilité de la société catholique ébranlèrent vraisemblablement la solidité du circuit jusqu'à engendrer un renversement de tendance. Mais la liquidation de 1685 montrera qu'à cette date les marranes

toulousains, peut-être moins florissants que dix ans auparavant, n'étaient pas au bord de l'échec. Même s'ils s'en sortent du point de vue commercial ils souffrent d'une tare inguérissable : ils n'ont pas réussi à se fondre dans la communauté marchande de la ville. Aucun n'est membre de la Bourse de commerce. Ils ne parviennent pas à plaire. Un fossé les sépare du reste du monde.

Ce sont de vrais marranes. Il ne leur manque que l'Inquisition.

Et c'est pourquoi ils se sentent tranquilles dans le royaume des Lis. A tort, car une vague de répression religieuse le traverse, avec le remplacement de Colbert décédé par la clique Louvois et l'ascension de l'influence jésuite. Elle culmine avec la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685, mais s'accompagne de poursuites qui frappent les jansénistes et les quelques juifs subsistant en France, à Marseille et à la Martinique. Les concurrents des marranes toulousains en profitent pour monter une opération reposant sur le témoignage de quatre vingt servantes : ils sont accusés d'avoir judaïsé sous le couvert d'un catholicisme de façade : ils ont profané l'hostie, crime qui mérite le feu d'après le Procureur général. Par arrêts du quatorze avril et du trente et un août 1685 le Parlement de Toulouse condamne dix-huit personnes à la mort sur le bûcher dont six femmes. Mais, spécialistes de la clandestinité, les accusés se sont enfuis avant d'être arrêtés. Leur fortune est confisquée, et nous les voyons arriver ruinés à Londres et à Amsterdam. Devant la disparition de leurs avoirs la police arrête quatre de leurs parents, les banquiers bordelais les plus en vue, Paul Henriques (fils de Joseph), Philippe Fernandès (frère de Léonor de Léon), Antoine Lopès de Paz, frère

de Thomas et Michel Rodriguez Silva, et les emprisonne à Montpellier jusqu'à ce qu'ils aient consenti à payer 150 000 livres.

Roque de Léon s'est réfugié à Amsterdam où meurt aussitôt sa femme, malade depuis longtemps. L'oncle Raffaël le met en rapport avec les membres de l'*Academia dos Floridos* qui regroupe les richards de la communauté. La France, portant le drapeau du catholicisme militant, apparaît plus que jamais comme l'ennemie et les victimes du Parlement de Toulouse en présentent le témoignage. Le baron Suasso, marqué par la catastrophe de ses parents, saisit l'occasion de nuire au Roi Soleil : il finance de ses propres deniers l'armée de Guillaume d'Orange qui débarque en Angleterre et détrône le roi catholique Jacques II. L'approvisionnement et la logistique des envahisseurs sont dirigés par Jacob Pereira et Moses Machado avec une équipe toute juive. Louis XIV perd ainsi son allié le plus précieux remplacé par un ennemi mortel.

Comme le dit Shylock :

« Puisque tu me traites comme un chien, gare à mes crocs ! »

Jacques BLAMONT